

## On connaît la chanson

Petites histoires de grands tubes



# « **On connaît la chanson** »

Petites histoires de grands tubes

YANNICK DELNESTE, STÉPHANE JONATHAN, JEAN-MARIE PLANES

# *Table des matières*

1866 - Jean Baptiste Clément : «Le temps des cerises»

1935 - Mireille et Jean Sablon : «Puisque vous partez en voyage»

1936 - Marie Dubas : «Mon légionnaire»

1947 - Charles Trenet : «Douce France»

1955 - Luis Mariano : «Bayonne mon amour»

1958 - Jacques Brel : «Ne me quitte pas»

1962 - Charles Aznavour : «Trousse Chemise»

1966 - Jacques Demy : «La chanson des jumelles»

1967 - Jacques Dutronc : «J'aime les filles»

1968 - Claude François : «Comme d'habitude»

1971 - Nino Ferrer : «La maison près de la fontaine»

1972 - Michel Fugain : «Une belle histoire»

1974 - Michel Jonasz : «Les vacances au bord de la mer»

1975 - Joe Dassin : «L'été indien»

1979 - Richard Cocciante : «Le coup de soleil»

1989 - Kaoma : «La lambada»

1999 - Zebda : «Tomber la chemise»

# *Le temps des cerises*

**Quand Jean -Baptiste Clément, dont les premières chansons sont regroupées sous les titres aimables de «Bergerettes» ou de «Villageoises», écrit en 1866 «le Temps des cerises», il entend composer une «pastorale».**

La pastorale de M. Clément (ses maîtres ne sont ni Hugo ni Baudelaire, mais Murger et Théodore de Banville) est une mélancolique considération sur les misères que les dames font aux messieurs. Le thème n'a rien de neuf : la femme est volage, les hommes sont vulnérables. Que vienne la saison d'amour, le sexe prétendu fort a «du soleil au coeur», alors que les belles ont «la folie en tête». Cette folie-là pourrait bien être un euphémisme pour la démangeaison que la Faculté nomme «furor uterina». «Peines cruelles», «plaie ouverte», les clichés ne sont pas absents d'un texte qui vaut par l'universalité des déconvenues évoquées, et que sert la musique du chanteur Renard, aux crescendos envoûtants, suivis de brèves syncopes.

La conversion de Clément aux idées républicaines, son emprisonnement à Sainte-Pélagie, son élection à la Commune de Paris, son exil à Londres, puis son combat pour la propagation du socialisme, ainsi que la dédicace rétrospective du «Temps des cerises», en 1885, à une ambulancière de la Commune, érigeront la bluette en hymne révolutionnaire crypté (les «gouttes de sang») et inscriront pour longtemps

---

la pastorale dans le répertoire des chansons libertaires entre «la Carmagnole» et «l'Internationale». On se souvient que, le 10 janvier 1996, en hommage au président socialiste défunt, Barbara Hendricks entonna, place de la Bastille, «le Temps des cerises», et la foule de reprendre en coeur.

## **Populaire et protestataire**

Les interprétations balanceront donc sans cesse entre deux tentations : la romance populaire et la cantilène protestataire. La version d'Yves Montand (1955) passe pour la plus belle, la plus accomplie esthétiquement, version de référence, comme on dit pour le «Don Giovanni» de Giulini ou le «Chant de la terre» de Kathleen Ferrier. Montand adopte un tempo extraordinairement lent. Celui des marches funèbres. La ligne mélodique manque à tout moment de se décomposer dans ce solennel et terrible ralenti. Une ombre de mort s'allonge sur l'été sanglant et le «merle moqueur» est cousin des noirs corbeaux du «Chant des partisans», enregistré sur le même album.

A-t-on pour autant fait mieux ? Certainement pas Tino Rossi (du sirop), ni Nana Mouskouri (de la tisane; la tisane de queues de cerises a les vertus que l'on sait), ni André Dassary, plus convaincant dans «Maréchal, nous voilà». On regrette amèrement de n'avoir pu retrouver, parmi une bonne centaine d'enregistrements, le duo Sophie Darel-Sacha Distel.

Il y a le cas Trenet. En 1942, «le Temps des cerises» est «mis en swing» par le Fou chantant qui avait créé, l'année précédente, «Swing Troubadour». Le premier couplet est légèrement impatient puis, soudain, ça se déchaîne. Trompette, guitare,

---

clarinette, Léo Chauliac et son ensemble rythmique donnent éperdument envie de danser. Le miracle est que cette impertinence a quelque chose de tendre, de pudique aussi. «Le souvenir que je garde au coeur», repris quatre fois, diminuendo, paraît exprimer une vraie blessure intime.

### **Deux interprétations opposées**

Deux grandes figures, Juliette Gréco et Cora Vaucaire, ont interprété, à diverses reprises, la célèbre chanson. Il se trouve que l'une et l'autre vont publié un album «live», récital de Cora Vaucaire aux Bouffes du Nord, de Gréco à l'Odéon. La courtoisie voudrait sans doute que l'on se reporte à des enregistrements plus anciens. Oui, dans les deux cas, le timbre est fatigué, le souffle court, l'agilité vocale enfuie. Mais, ici, nous intéressent deux conceptions opposées. Gréco met en pièces la mélodie qui ne demeure chant qu'à peine et se fait harangue. La voix tonne, claque, passe de l'énoncé rageur au cri. Ça n'est plus la muse de Saint-Germain-des-Prés, mais Arlette Laguiller en meeting à Châteauroux. Cora Vaucaire met son art subtil et secret, son élégance, au service d'un texte auquel on trouve aussitôt des qualités littéraires inattendues. Humilité, nostalgie, ironie suave, gravité point trop appuyée : saluons cette chanteuse à la carrière discrète et au talent émouvant.

# *Puisque vous partez en voyage*

Au tout début des années 60, les yé-yé montrent leur nez. Mireille anime à la télévision (c'est le temps de la RTF, du noir et blanc, d'une chaîne unique, je ne sais plus) «le Petit Conservatoire de la chanson». Toute bouclettes, voix flûtée et acidulée, elle prodigue des conseils à Hugues Aufray, à Colette Magny, à Françoise Hardy. Ces jeunes gens sages l'appellent «Madame». Madame dit : «Mademoiselle Hardy, soignez le phrasé !» ou : «Mademoiselle Hardy, la justesse laisse à désirer.»

Mireille mesurait 1,50 m. Née, en 1906, dans une «famille musicienne» comme dans la chanson de Trenet, elle veut devenir concertiste. Sa main est trop petite pour le piano. Elle sera compositeur-interprète. A 22 ans, elle fait la connaissance de Jean Nohain qui en a 28 et devient son parolier. «Fouchtra», leur première «opérette auvergnno-américaine» est boudée par les éditeurs français, jusqu'au jour où un extrait, «Couchés dans le foin», fait un malheur dans l'interprétation de Pils et Tabet.

Avec Pils et Tabet, avec Jean Sablon, Mireille enregistre des saynètes, chants et dialogues qui vont devenir des succès, puis des classiques : bucoliques («le Petit Chemin»), cocasses («C'est un jardinier qui boite»), coquins («les Trois Gendarmes»). La musique est descriptive, mais séduit par sa liberté, sa fantaisie

---

désinvolte, son aptitude à surprendre et un tempo «jazzy» dont héritera un autre couple, Charles Trenet et Johnny Hess.

## **Papa n'a pas voulu**

Maurice Chevalier chante, avec gouaille et sans esprit «Quand un vicomte» (1935), ou «Vous valez mieux qu'un sourire» (1937). Et Brassens, bien après, proclamera sa dette envers Mireille et Jean Nohain, enregistrant en 1980, dans «les Chansons de sa jeunesse», «le Petit Chemin», «le Vieux Château» ou, en solo et d'une belle voix bronzée, «Puisque vous partez en voyage».

C'est avec «Puisque vous partez en voyage» (1935) que Mireille fait accéder Jean Sablon à la célébrité. Moustache, timbre de velours pâle, ton confidentiel, Sablon sera considéré par les Américains comme le Bing Crosby français. Son talent dans le «mezzo voce» s'accorde avec celui de sa partenaire dont Guitry disait : «Elle a la chance de ne pas être servie par une grande voix.»

Mireille épouse Emmanuel Berl, essayiste, romancier sensible et brillant, dont on retient uniquement qu'il rédigea, juif qu'il était, quelques discours du maréchal Pétain (l'Histoire a ses paradoxes) et que, lors d'une discussion vive, Proust lui envoya sa pantoufle dans la figure.

Le 2 juillet 2000, lors du match France-Italie, quand, à la 15<sup>e</sup> minute de jeu, Jean-Michel Larqué, commentant une décision de l'arbitre suédois, s'exclame : «M. Fritz n'a pas voulu... et maman non plus», combien parmi les millions de téléspectateurs ont-ils perçu l'allusion à une chanson de Mireille et Jean Nohain, créée en 1934, «Papa n'a pas voulu» ?

---

Mireille a appris le métier à Françoise Hardy du temps de son «Petit Conservatoire». 65 ans après Mireille (et Jean Nohain), Françoise Hardy reprend avec Jacques Dutronc «Puisque vous partez en voyage».

Les chanteurs meurent, les chansons demeurent et surgissent, parfois de façon inattendue, dans la mémoire et le discours collectifs, sous forme de citations approximatives, de traces anonymes et souriantes ou de reprises. Alors, en l'an 2000, Françoise Hardy et Jacques Dutronc enregistrent «Puisque vous partez en voyage». Cela tombe bien, la mode des duos est revenue. Le duo Hardy-Dutronc est un hommage affectueux, délicatement parodique, où la transgression est respect.

### **Le cochon et l'enfoiré**

Mireille et Jean Sablon : «Elle» part. «Lui» est inquiet, possessif («Et revenez dans notre cage»), il multiplie les précautions qui ne témoignent guère d'une vraie confiance («Je vous ai trouvé une bonne place dans un compartiment où il y a une grosse dame et un vieux curé à barbe blanche»). Quand «lui» dit : «Et puis je vous ai acheté «la Vie des saints» et «l'Imitation de la bienheureuse Ernestine», cela vous plaît ?», le «beaucoup» pointu et réticent d'«elle» en dit long sur son besoin de prendre un peu d'air.

# *Mon légionnaire*

**Dans les années 30, le mythe du légionnaire bat son plein.**

L'«outre-mer» n'est déjà plus le symbole des fortunes rapidement amassées, mais plutôt celui de l'aventure solitaire, interlope et romantique. C'est l'époque des grands feuilletons dont le héros est un soldat bourru, courageux, au coeur vulnérable. Sous la direction de Julien Duvivier, Jean Gabin triomphe dans une adaptation de Mac Orlan, «la Bandera» (1935); Gary Cooper porte le képi blanc, avec son élégance dégingandée, dans «Morocco» (1930). A ses côtés, Sternberg y dirige pour la seconde fois Marlène Dietrich qui chante notamment «Give me the Man» !

## **Piaf, la légende**

En 1936, au moment où elle va interpréter «Mon légionnaire», Edith Piaf n'est encore que la Môme, mais la légende commence à prendre corps. On n'en recensera ici que les éléments liminaires : la venue au monde, en 1916, d'Edith Giovanna dans le ruisseau (au sens propre : une plaque a été apposée près du réverbère natal, 72, rue de Belleville (1)); la mère, goualeuse à Clichy; le père, contorsionniste-antipodiste; la grand-mère maternelle, Aïcha, alcoolique, et qui coupe avec du vin rouge les biberons de la petite Edith; la grand-mère paternelle,

---

Madame Louise, tenancière de maison en Normandie; le pèlerinage à Lisieux, en compagnie de toutes ces dames sur leur trente et un, pour supplier sainte Thérèse de guérir l'enfant victime, à la suite d'une kératite mal soignée, d'une quasi-cécité; le «miracle».

Et puis, en compagnie d'un père qui la bat, l'adolescente bohème, aventureuse et misérable, chante dans les rues, les cours d'immeubles et les casernes où des hommes bien nourris, virils dans leurs uniformes de marins, de spahis ou de légionnaires, orienteront durablement ses goûts amoureux. Vient le premier mariage, à 17 ans, avec P'tit Louis, la mort précoce du bébé conçu, la prostitution nécessaire aux frais des obsèques. Viennent les années de Pigalle et les fréquentations qu'on imagine. Alors, second miracle, Louis Leplée, propriétaire du cabaret le Gerny's, sur les Champs-Élysées, remarque celle qui se fait appeler Tania, Denise Jay ou Huguette Elia. La chanteuse des rues, dans une minuscule robe de tricot noir, enthousiasme le public du Gerny's. La réussite est à portée de main. Premiers enregistrements, galas, tournées, jusqu'au mois d'avril 1936, où Louis Leplée est assassiné chez lui à coups de revolver. La police s'intéresse aussitôt à Edith et à ses relations avec le milieu. Articles dans la presse à scandale, insultes du public, la carrière naissante semble brisée.

### **De Marie Duras à Piaf**

Toute sa vie, Edith Piaf saura puiser des ressources dans son extraordinaire instinct de conservation. Elle se souvient soudain de Raymond Asso, rencontré dans le cabaret des Champs-Élysées. Elle l'appelle au secours. Raymond Asso (1901-1968)

---

est un homme talentueux et singulier. Il a pratiqué les métiers les plus divers : berger, directeur d'usine, et... légionnaire. Sur une musique de l'admirable Marguerite Monnot, il vient d'écrire «Mon légionnaire» pour Marie Dubas. Marie Dubas appartient à la grande tradition des diseuses, des Yvette Guilbert ou des Esther Lekain. Sur scène, elle est à l'aise dans tous les genres : parodique, fantaisiste, comique, dramatique. Elle fait rire, elle fait pleurer. Et quand elle aborde la chanson réaliste, la salle entière frissonne. Piaf dira : «Elle a été mon modèle, l'exemple que j'ai voulu suivre.»

L'interprétation de «Mon légionnaire» par Marie Dubas est sensible, plutôt sentimentale. Voix harmonieuse, phrasé impeccable, dramatisation soigneusement contrôlée. Lorsque Piaf reprend, après elle, le texte de Raymond Asso, c'est bien autre chose. Plus de plainte, mais un cri de désir venu du brûlant des entrailles. Marie Dubas chantait : «Bonheur perdu, bonheur enfui/Toujours je pense à cette nuit/Un affreux désespoir me ronge.» Dans la bouche de Piaf, et sans doute sur les conseils d'Asso, cela devient : «Et l'envie de sa peau me ronge...» Raymond Asso a compris la nature du personnage. Il va le modeler entièrement, à force de travail, d'obstination, de patience et de coups ! C'est lui qui peuplera son répertoire de prostituées au grand coeur, filles à soldats, filles à marins, de solitaires de tout poil, d'étrangers miraculeux, venus d'on ne sait où, partant pour nulle part.

Naîtra ainsi un univers fantasmagorique et stéréotypé où le fatalisme propre aux vaincus le dispute à l'idéalisme des simples. Un univers qui, s'appuyant sur des éléments autobiographiques plus ou moins aménagés, se hissera jusqu'au tragique pur. «Mon légionnaire» fut le premier grand succès de Piaf et inaugure une carrière

---

unique. Bien que deux vers («Il était grand, il était beau/Il sentait bon le sable chaud») demeurent dans toutes les mémoires, il y eut peu de reprises; l'air était trop marqué par celle qui, selon Cocteau, chaque fois qu'elle chantait, semblait «arracher son âme pour la dernière fois».

## **Détournement**

Lors d'une de ses dernières provocations, Serge Gainsbourg, en 1987, dans un album placé sous le signe du «détournement de mineures», détournera à sa façon le beau tatoué. «La Marseillaise reggae» avait indigné les parachutistes. On ne se souvient pas que la Légion, ni les ligues de vertu se soient effarouchées d'une version aux rythmes musclés dans laquelle l'inversion des rôles sexuels ravissait l'auteur. (Johnny Hallyday peut bien chanter «l'Hymne à l'amour», il évite, crispé, le «Je me ferai teindre en blonde»...)

Dans le vidéo-clip de «Mon légionnaire», Gainsbourg s'aventurera même jusqu'à des connotations pédophiliques on ne peut plus nettes. En 1987, la censure fermait les yeux.

*(1) Les biographies sérieuses contestent cette version romanesque accréditée par Piaf.*

## *Douce France*

**«Il revient à ma mémoire des souvenirs familiers.»**

Les premiers mots de la chanson le disent clairement : la douce France de Charles Trenet appartient, par la grâce de l'anamnèse involontaire, à l'enfance et au passé. Passé littéraire : les «romances sans paroles» renvoient à Verlaine dont Trenet adapte, la même année, «Chanson d'automne». Et les «vieilles chansons d'autrefois» convoquent tout un répertoire où se confondent folklore et poésie. On pense à Chateaubriand («Combien j'ai douce souvenance du joli lieu de mon enfance») autant qu'à la «Sylvie» de Nerval : «Elle chanta une de ces anciennes romances...»

Sur le chemin de l'école, la «blouse noire» est elle aussi évocatrice : voici les rêveries du Grand Meaulnes et le domaine enchanté ou les enfances provençales de Pagnol. Stéréotypes sans doute, mais se présentant comme tels et qu'aucune recherche métaphorique, qu'aucun ornement stylistique inutile ne viennent priver de leur pouvoir. Le village est également un «lieu de mémoire» paisible. Ses «maisons sages» se rassemblent autour du clocher, comme les moutons près du berger dans le Combray de Marcel Proust. Ce village français, nous le connaissons bien. La littérature et les chansons, certes, («Je sais un village au fond d'un hameau/Dont le clocher se mire dans l'eau»), mais aussi les cartes postales et les photos des touristes

---

l'ont popularisé. Il sert en outre aux publicistes pour des marques de camembert, de chicorée ou pour les campagnes électorales. C'est le village de «Douce France» que M. Seguela disposa, en 1981, dans une brume prometteuse de jour nouveau, derrière le profil romain (avec écharpe ou pas ? on ne se souvient plus) de François Mitterrand. La «force tranquille», prenait appui sur ce repère rassurant, venu du fond de notre histoire.

### **Le bonheur et la douleur**

Les «jeunes années» passent donc pour une époque heureuse, où les enfants de notre âge ont partagé notre bonheur. Trenet parlera de l'enfance sur d'autres tons («la Pavane des patronages», 1952; «Enfance plumée», 1962, ou les désolés «becs d'acétylène aux Enfants assistés» de son plus beau texte, «la Folle Complainte»). Mais, va pour le bonheur. Aux premières pages du «Bonheur de Barbezieux» (1938), Jacques Chardonne note : «En vérité, il y a quarante ans, dans une petite ville de Charente, tout le monde était heureux, autant qu'il est possible de l'être.»

Chardonne, Mitterrand, Trenet, cette association nous vient-elle par hasard ? Chardonne, que le succès du film «les Destinées sentimentales», remet à la mode, était l'écrivain préféré de l'ancien président. Et Trenet, son chanteur préféré. De 1981 à 1995, décorations, bougies d'anniversaires, festivités élyséennes ou publiques : on célèbre le Fou chantant, à tous propos. Il accepte, sans excessive modestie, ces hommages renouvelés.

«Douce France» fut interprétée sur scène pour la première fois en 1941. «Oui, je t'aime, dans la joie ou la douleur» : les Allemands froncèrent les sourcils. Comme

---

les épurateurs se fâcheront contre un artiste qui n'avait pas cru bon pendant l'Occupation de s'interdire d'écrire ni de chanter. A Barbezieux, on arrêtait Chardonne, auteur de textes imprudents. Quant à Mitterrand et Vichy, l'histoire a parlé.

### **La version carte de séjour**

Que le lecteur n'aille pas s'imaginer que nous nous égarons. Il y a tout cela derrière ces couplets aimables, «Douce France», mélodie du bonheur, est aussi le chant des temps difficiles. Les temps sont difficiles, en 1986, dans les banlieues et les «teucis» françaises. «Douce France» va connaître une seconde jeunesse, inattendue. Plus de quarante ans après sa conception, un groupe de beurs lyonnais décide d'interpréter, à sa façon, la célèbre chanson. A la tête de Carte de séjour, il y a Rachid Taha, un Français d'Algérie de la seconde génération. Carte de séjour inaugure le pop-raï moderne. La réalisation de l'album est soignée : l'Anglais Steve Hillage est un esthète de la mise en son. Si la «Douce France» de 1986 est celle de M. Le Pen, de la pollution, du béton, des deux millions de chômeurs, des inégalités et des injustices, le patrimoine, semble dire Carte de séjour, appartient à tous. La France jeune, celle qui chante, qui danse, qui gagne, est désormais «blanche-noire-beur». Elle va remporter la Coupe du Monde.

L'intelligentsia socialiste applaudit et Jack Lang réunit Trenet et les Carte de séjour sous les ors de l'Assemblée nationale pour une distribution gratuite du disque aux députés. Leur débat du moment porte sur le Code de la nationalité... En 1936,

---

déjà, Trenet exprimait les aspirations et la sensibilité de toute une génération, celle pour qui la vie commençait avec les conquêtes du Front populaire.

Michel Perez dit des chansons de Trenet qu'elles constituent des «catalogues-répertoires de nos félicités essentielles». Que sont devenues nos félicités essentielles? En mai 1993, un sondage (encore un) réalisé, à la demande du «Parisien», par l'institut CSA, établissait que, «pour 52 % des Français, la douce France de Charles Trenet n'existe plus.»

## *Bayonne mon amour*

Une mélodie aérienne, comme le souffle léger d'un fifre, sautille sur la cadence du petit tambour. C'est un txistu qui chante, gai comme la musique de l'oiseau caressé par les rais du soleil d'été. Feutré, le son sourd du ttun-ttun est martelé de la main droite. Il marque pratiquement toutes les croches, tel un métronome hoquetant. Avant même le premier vers chanté, la courte introduction porte la signature d'un pays : bienvenue au Pays basque.

Entrez violons, flûtes et contrebasses ! L'invitation à la danse est lancée avec ces deux mesures rapides et souriantes. Et enfin, la joie tubée de Luis Mariano entonne à pleins poumons : «Au pays de cocagne et du bon chocolat/Du petit vin d'Espagne et du vieux makila/Vous trouverez sur terre le paradis perdu/ Dans la grande lumière et sans fruits défendus.»

### **«Au parfum des liqueurs»**

Au refrain, l'appel résonne, irrésistible : «Ohé ! Venez les amis, venez par ici, si vous aimez vivre/Vous pouvez me suivre au bord de la Nive/ Et vous connaîtrez enfin le plus beau des destins, il en vaut la peine/ Car c'est une aubaine que nous vous offrons.»

---

Enthousiaste et allègre, la musique de «Bayonne mon amour» n'est pas, comme on le croit souvent, de Francis Lopez, mais d'Henri Bourtayre. Compositeur à succès, Bourtayre a signé plus d'un millier de musiques de nombreuses vedettes, avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale : Arletty, Maurice Chevalier, Tino Rossi, Georges Guétary et même Charles Trénet («Chacun son rêve»).

Les paroles, elles, sont cosignées par Luis Mariano et Pierre Apesteguy (par ailleurs auteur de romans, dont «Le Mariage de Ramuntcho» et de nombreux polars). Et ne lésinent pas sur les imageries façon carte postale de Bayonne. Un vrai office de tourisme à elles seules : «Les farandoles où volent les jupons/ Le soir aux girandoles, on danse sur le pont/ Et quand on s'abandonne au parfum des liqueurs/On crie «Vive Bayonne!», c'est la ville au grand cœur.»

### «Formidablement festive»

À propos de Luis Mariano, Boris Vian n'hésitait pas à plonger sa plume dans l'encre la plus acide. En 1958, dans son essai «En avant la zizique», il écrivait qu'un chanteur «aussi doué physiquement, scéniquement et vocalement est condamné à chanter des chansons idiotes. Et ceci pour une raison bien simple : il n'existe pas de répertoire intelligent correspondant aux moyens vocaux de Mariano».

Admirateur avéré, le chanteur Michel Etcheverry tempère : «Les paroles des chansons de Luis Mariano sont très légères, bien sûr ; mais la voix et la qualité des mélodies en font un répertoire très populaire, que tout le monde retient et qui se

---

chante encore. Depuis plusieurs années, j'interprète «Bayonne mon amour» en rappel de tous mes galas. Et de tout temps à jamais, c'est une chanson qui met une pêche terrible. Elle est formidablement festive.»

Deuxième refrain : « Ohé ! Venez les amis, venez par ici, venez en personne/ Pour que je vous donne les clés de Bayonne. «Mariano lui-même l'a chantée à la jeunesse basque depuis le balcon de la mairie pour l'ouverture des fêtes estivales. La chanson a aussi des versions modifiées, où «garçons et filles sautent, gambillent pendant six jours de la Nive à l'Adour».

### **100 ans en 2014**

Plus que n'importe quel autre chanteur populaire, Mariano demeure le grand interprète du Pays basque. Sur le 45 tours quatre titres original, «Bayonne mon amour» est enchaîné avec «Le Fandango de Bayonne». Une variante du «Fandango du Pays basque», un voisin de «La Légende de la Chambre-d'Amour», d'«Adieu Saint-Jean-de-Luz» ou de «Biarritz».

Aujourd'hui précisément, Luis Mariano aurait eu 100 ans. Centième anniversaire oblige, gageons que dans 365 jours, on entendra –comme toujours– «Adour» rimer avec «Amour».

*«Bayonne mon amour» (Pierre Apesteeguy et Luis Mariano/Henri Bourtayre), 1955.*

# *Ne me quitte pas*

Influencée par la littérature de Dostoïevski et de Lorca, la célèbre chanson de Jacques Brel a conquis une dimension universelle et de multiples reprises.

Si l'on essaie de se rappeler à quoi ressemblait Suzanne Gabriello (une rondelette aux cheveux courts, rigolote), on conviendra que le couple qu'elle forma avec Jacques Brel, à la fin des années 50, ne saurait rivaliser, dans notre imaginaire, avec Lauren Bacall et Humphrey Bogart, non plus qu'avec Ava Gardner et Frank Sinatra.

Comique rubicond, affligé d'un cheveu sur la langue, prétendument non conformiste, Gabriello s'offusquera de la liaison entre sa fille et le chanteur belge, transpirant et postillonnant, jusqu'à téléphoner pour se plaindre à la femme de ce dernier. Geste délicat, comme sont délicates, à la mort de Brel, les confidences de Suzanne Gabriello : «Je le regardais dormir; mais qu'est-ce qu'il était laid !»

A l'actif de Mlle Gabriello, deux circonstances. Présentatrice à l'Olympia, elle appuie les efforts de Jacques Canetti, en 1958, et Bruno Coquatrix se laisse convaincre d'engager Brel comme vedette américaine du spectacle de Philippe Clay. Surtout, c'est vraisemblablement pour elle que le Grand Jacques écrit «Ne me quitte pas».

---

## «Un hymne à la lâcheté»

Un sondage réalisé par CSA, à la demande de la Cinquième et du «Parisien», établit que, pour un tiers des Français, «Ne me quitte pas» est, s'il vous plaît, «la chanson du siècle». Nous voilà, sur ce point, en désaccord avec un tiers de nos compatriotes, car cette chanson n'est même pas, à nos yeux, la meilleure de Jacques Brel, dont la production fut inégale.

Le cru 59 («Seul», «la Tendresse», «la Dame patronnesse», «Ne me quitte pas») en constitue un tournant décisif. Le déiste, tendance catho, des premiers textes (à Sainte-Marie-Grand-Lebrun, l'abbé Cazelles nous faisait entendre «Dites, si c'était vrai» ou «Quand on n'a que l'amour») a viré anti-calotin. Le fils d'industriels bruxellois exècre les bourgeois. Le chantre de la passion idéalisée («Je n'aimais rien, non j'ai adoré», chantera-t-il en 1963) va développer une misogynie qui, des «Biches» aux «Remparts de Varsovie», s'accusera, comme bien des thèmes de l'oeuvre, jusqu'à la caricature plus ou moins intentionnelle.

«Ne me quitte pas» a suscité d'innombrables commentaires, souvent contrastés. Piaf disait, brutale : «Un homme ne devrait pas chanter des trucs comme ça !» Brel prendra lui-même ses distances avec un texte qu'il présente sur RTL, en 1966, comme «un hymne à la lâcheté». Impuissant devant la décomposition de l'amour, désemparé à l'idée de la séparation proche, le délaissé s'y abandonne, en effet, à des promesses irréalistes et vaines et s'enlise dans une auto-humiliation que l'on peut trouver soit pathétique soit répugnante.

---

Dans son excellente biographie de Brel, Marc Robine décèle au moins deux influences littéraires : Dostoïevski («Je ne te demanderai rien de plus (...), ne me réponds rien, ne fait même pas attention à moi, laisse-moi seulement te regarder de mon coin, fais de moi ta chose, ton chien...») et Garcia Lorca («Si tu es mon trésor caché / Si tu es ma croix et mon chagrin mouillé / Si je suis le chien de ta seigneurie / Ne me laisse pas perdre ce que j'ai gagné»). Rapprochements troublants et qui ne sont pas à l'avantage de Brel.

### **Une chanson universelle**

Alors, comment expliquer la célébrité de cette chanson, la dimension universelle qu'elle a conquise ? Universelle est sans doute, lors d'une rupture, la tentation de démission gémissante. Il y a surtout la beauté de l'écriture musicale et de l'accompagnement : le mi-mi-fa-mi-mi qui introduit chaque couplet (on pense au second mouvement de la 6<sup>e</sup> Rhapsodie hongroise) et la plaintive introduction où François Rauber a recours à un procédé alors peu connu : les ondes Martenot.

Les reprises seront aussi nombreuses qu'inattendues. Sinatra, Tom Jones, Johnny Hallyday, adaptations suédoises, danoises, finnoises, yougoslaves, japonaises ou russes... C'est, encore une fois, Nina Simone qui aura notre préférence. Dans une interprétation déchirante de sobriété (on ne qualifierait pas ainsi la version Johnny, ni la version Gréco, ni la version Dalida), l'embarras de la chanteuse à prononcer notre langue («Je n'veux piou pieurer») renchérit sur le désarroi, la mise à l'écart, l'isolement douloureux.

## *Trousse Chemise*

Quinze secondes. C'est long, quinze secondes, dans une chanson de deux minutes vingt-cinq. 10%, si l'on compte bien. Arrêtons l'hérésie des statistiques et écoutons les cordes des violons s'envoler doucement dans une valse au lyrisme étonnant à l'entame d'une chanson. La patte du grand Charles, madame. Intensité dans la douceur. Flamboyance du chuchotement. D'autres cordes, celles d'une guitare, semblent rester terrestres, tandis que les archets sont tout là-haut. Il y a le ciel, le soleil et la mer. Brisons là. Quinze secondes et la valse se calme, le temps semble s'arrêter à l'orée d'un petit bois. Aznavour susurre :

*Dans le petit bois de Trousse-Chemise*

*Quand la mer est grise et qu'on l'est un peu*

*Dans le petit bois de Trousse-Chemise*

*On fait des bêtises souviens-toi nous deux*

### **Les mots d'un autre**

Quand il crée la chanson, en 1962, Aznavour a 38 ans, est une vedette depuis quelques saisons après avoir ramé comme un galérien pendant des années... et n'a jamais mis le moindre orteil dans le bois de la commune des Portes-en-Ré. L'artiste écrit autant qu'il compose. Il a déjà travaillé pour Piaf, Gréco, Philippe Clay, Les

---

Compagnons de la Chanson ou Bécaud, offert «Retiens la nuit» à Johnny et «La Plus Belle pour aller danser» à Sylvie. Mais ouvre ses musiques aux mots des autres. Ceux de «Trousse-Chemise» sont de Jacques Mareuil. Auteur-compositeur prolifique pour la chanson mais aussi pour le cinéma, l'homme est capable d'écrire la charmante bluette rétaise mais aussi de trousser «La lune est morte» pour les Frères Jacques, ou d'être le Pygmalion... d'Annie Cordy.

### **Première fois**

Eh oui, jeunes amoureux craquant depuis trois générations sur la tendre et symbolique épopée de «Trousse-Chemise» : celui qui l'a rêvée et écrite a aussi donné vie à «Tata Yoyo», «Nini la chance» ou encore «Ça ira mieux demain». Pensait-il, comme Delanoë (auteur de «Une belle histoire» pour Fugain, mais aussi de «Big bisou» pour Carlos), que réussir la gaudriole est plus ardu que peaufiner la bluette romantique ? Mareuil est mort en 2003, on ne le saura pas.

C'est seulement l'année dernière qu'Aznavour a posé le pied pour la première fois sur l'île de Ré. À 88 ans, coiffé d'une casquette américaine, dans un blouson à la cool et son autobiographie foutraque «D'une porte l'autre». Et de s'en aller fureter sur cette île où tant d'auditeurs l'ont imaginé jeune premier.

À tort ? Non. Quand on chante si bien la fièvre gauche des garçons à l'heure d'été, on est citoyen d'honneur au bois de Trousse-Chemise. «On coupe le bois à Trousse-Chemise/Il pleut sur la plage des mortes saisons/On coupe le bois, le bois de la cage/Où mon cœur trop sage était en prison» : la fable d'Aznavour se termine

---

dans la mélancolie. Souchon («Les Jupes des filles») ou Cabrel («Elles nous regardent», «La Robe et l'Échelle») boucleront le dossier des gars incurables.

### **Nougaro, roi de Ré ?**

Mais est-ce faire injure au grand Charles de dire qu'il ne possède pas à son répertoire la plus belle chanson sur l'île de Ré ? Qui donc, alors ? Non, ce n'est pas Vivian Savage (mais si, souvenez-vous : «La P'tite Lady» en 1985), avec «Le Shakti de l'île de Ré». Non, ce n'est pas «Toi, l'île de Ré», valse de l'accordéoniste Claude Barbottin (mais si, souvenez-vous... ah ben non, pas possible). Il conviendra sans peine que la nougaresque «Île de Ré» reste inégalée. Pas loin du bois de Trousse-Chemise, Nougaro est venu si souvent dans la maison familiale des Portes. Et quand, en 1976, il emmène l'aimée sur son île adorée, il signe l'une de ses plus belles déclarations d'amour, texte aérien, piano cristallin et accordéon déchirant.

*Paroles : Jacques Mareuil. Musique : Charles Aznavour (1962)*

## *La chanson des jumelles*

Sortie de nulle part, une trompette fait retentir le thème de la chanson. Solange traverse le salon, la tête en arrière, et souffle dans l'instrument étincelant. Arrivée devant la fenêtre qui surplombe la place Colbert, elle s'arrête subitement. En fond sonore, un trio jazz fait tourner un groove discret : les balais chatouillent la caisse claire, des accords de piano se posent délicatement sur les croches, les notes feutrées de la contrebasse imposent le swing.

Sur la mesure suivante, flûtes et violons débarquent crescendo, et les deux actrices dialoguent : «Delphine, viens voir, ils sont arrivés ! Ils s'installent sur la place», lance l'une. «Tu sais, les gosses ne seront jamais prêts. Il faudra les faire répéter dimanche matin», répond l'autre. Vingt-deux secondes d'intro, Solange et Delphine font volte-face : «Nous sommes deux sœurs jumelles, nées sous le signe des Gémeaux...»

### **Playback**

Les deux actrices vedettes des «Demoiselles de Rochefort» sont bien sœurs, mais pas jumelles. Même si Françoise Dorléac n'a que treize mois de plus que Catherine (qui, afin de se distinguer de son aînée, a choisi pour pseudonyme le nom de jeune fille de sa mère, Renée Deneuve). Elles n'ont pas 25 ans lors du tournage en 1966.

---

Pour l'éternité, le duo est associé à cette chanson, écrite par le réalisateur Jacques Demy et composée par Michel Legrand.

Pourtant, aucune des sœurs ne chante vraiment. À l'instar de la quasi-totalité des acteurs du film (à l'exception notable de Danielle Darrieux), les sœurs Dorléac sont en playback sur une bande originale enregistrée par de vraies chanteuses. En l'occurrence Claude Parent pour Françoise et Anne Germain pour Catherine.

Personne ne reprochera aux fausses jumelles d'avoir emprunté la voix d'autres ; et sûrement pas leurs parents : tous deux comédiens, Maurice Dorléac et Renée Simonot-Deneuve ont consacré une partie de leurs carrières... au doublage !

Mais Jacques Demy, Michel Legrand et leurs pétillantes demoiselles avaient plus à offrir à Rochefort qu'une simple chanson : une légende.

*Paroles : Jacques Demy. Musique : Michel Legrand*

## *J'aime les filles*

Deux notes de piano en descente, main droite pour donner le temps, et le premier accord entre dans le balancement. Un swing cool, un peu brumeux et fatigué. Caressée par des balais, la peau de la caisse claire grésille sur un shuffle souple, comme des petites percussions, des shakers, roulés dans le creux d'une main qui danse. Le rythme traînant renforce l'impression de lenteur. Le slow est un jazz de piano-bar. Une basse électrique imite la contrebasse, avec un son feutré qui ne marque pratiquement que les rondes et chatouille quelques glissés nonchalants. Au loin, un chœur féminin répond au piano en hululements sensuels. Jusqu'au break soudain, après les quatre mesures d'intro.

*J'aime les filles de La Rochelle*

*J'aime les filles de Camaret*

*J'aime les filles intellectuelles*

*J'aime les filles qui m'ont marrer*

Voix de velours, Jacques Dutronc entre en piste avec une des plus célèbres anaphores de la chanson française : «J'aime les filles de chez Castel/J'aime les filles de chez Régine/J'aime les filles qu'on voit dans «Elle»/J'aime les filles des magazines.»

---

## **Dom Juan de pacotille**

C'est le printemps 1967. Pile un an avant la révolution des étudiants. Le dragueur de night-clubs déroule un premier couplet glamour, avant de se déclarer prêt à faire feu de tout bois... pour ne pas rentrer bredouille : «... de chez Renault, de chez Citroën, des hauts-fourneaux, qui travaillent à la chaîne»... Sa roucoulade de Dom Juan de pacotille vaut pour toutes ! Le balancement dichotomique entre filles d'aristos et filles d'ouvriers s'accélère avant le deuxième refrain, dans un couplet où «Megève» rime avec «la grève». Et, enfin, arrivent «les filles de La Rochelle» et celles de Camaret, allusion aux jeunes femmes légères des chansons paillardes.

## **Parodie**

L'effet comique de la parodie est appuyé par le ton presque pleurnichard du chanteur, qui mange ses syllabes en mimiquant. Irrésistible, «J'aime les filles», de MM. Dutronc et Lanzmann, se classe numéro 1 dès sa sortie et y reste arrimée trois semaines de rang. De quoi hisser une nouvelle fois les jeunes Rochelaises en haut du répertoire de la chanson populaire. La chanson de salle de garde à laquelle Dutronc et Lanzmann font allusion est d'un tonneau autrement plus polisson. Dans la version du quatuor vocal Les Quatre Barbus (1938-1969), les filles de La Rochelle «ne sont pas bégueules du tout/Elles ont des chemisettes qui n'leur couvr'nt pas les genoux/Le tailleur qui les a faites a regardé par en d'ssous/Il a vu une chapelle comme celle de Saint-Cloud».

---

Forcément... voilà de quoi inspirer le dragueur de supermarché (qui «est sympa et attirant»... mais ça, c'est une autre chanson).

### «La course aux Échelles»

Initialement, pourtant, la chanson «Les Filles de La Rochelle» ne mettait aucunement en doute la bonne moralité des Rochelaises : la version originelle remonterait au XVIIe siècle. «Ce sont les filles de La Rochelle/Qu'ont armé un bâtiment/ Pour aller faire la course/Aux Échelles du Levant.» Soit l'histoire des femmes qui, lors du siège de La Rochelle en 1628, ont pris le relais de leurs maris décimés pour défendre leur ville.

Autre hypothèse, avancée par la généalogiste et historienne Marie Vaillancourt, cette chanson évoquerait plutôt le passage des filles du roi de France par le couvent de la Providence, à La Rochelle, avant de s'en aller peupler la Nouvelle-France (qu'on n'appelait pas encore Québec). Où que la vérité puisse se nicher, le voyage outre-Atlantique a bien eu lieu : en 2010, le fils de Robert Charlebois publiait sous le pseudonyme de «Jérômanimé» sa propre version de «J'aime les filles», et remplaçait celles de Megève et de Saint-Tropez par «les filles de Gaspésie» et «du lac Saint-Jean».

Amies rochelaises, si vous êtes comme ci... téléphonez-lui

*Paroles, musique : Jacques Lanzmann - Jacques Dutronc (1967).*

# *Comme d'habitude*

C'est peu de dire que Claude François, à la fin des années 60, nous paraissait ridicule. Les sautillements de cabri, le timbre métallique et nasillard, un visage sans âge et sans expression, ce survoltage factice, sans mentionner les costumes en lamé et le strass : vraiment, trop de mauvais goût. Les Clodettes n'arrangeaient rien. Oui, nous avons aimé Johnny, Sylvie, Françoise Hardy et même Eddy Mitchell et ses Chaussettes noires, mais ce jeune homme n'était pas notre genre, et nous préférons «Si j'avais un marteau» dans la version originale de Trini Lopez.

Rétrospectivement, on peut admirer la performance qui consiste à occuper le devant de la scène pendant près de vingt ans (d'un «twist arabe» enregistré sous le pseudonyme de Kôkô, en 1961, à «Alexandrie Alexandra», qui est de 1978) en conservant le même physique, le même répertoire et le même public. La vogue de Claude François fut d'emblée assurée par les enfants et les préadolescents, qui s'identifiaient au grand frère dynamique, à la blondeur asexuée, dont les musiques, venues des hit-parades anglo-saxon ou brésilien, par leur ligne mélodique sans complexité, leur rythme nerveux, au service de textes sentimentaux et puérils, répondaient à l'élan affectif des 10-16 ans. Cette tranche d'âge se renouvelant avec

---

ponctualité, Clo-Clo n'eut pas, au contraire de ses rivaux de l'époque, à se contraindre ni à se transformer : il lui suffisait de demeurer l'icône agitée, synthétique, «virtuelle» avant l'heure. Il déploya donc des efforts de businessman avisé, de travailleur infatigable et tatillon. Récemment encore, sur France Musique, le pianiste de jazz René Urtreger, qui fut un temps son accompagnateur, évoquait un perfectionnisme de star narcissique.

### **Le tube de l'été 1968**

Les marionnettes ont pourtant, comme vous et moi, leurs peines de coeur. Au magazine «Podium», qui assure une partie de sa promotion, Clo-Clo confie qu'il fut amoureux fou, «pendant trois merveilleuses années», de France Gall. Las, en 1967, la poupée de cire plaque la poupée de son. Claude François met à profit un air de Jacques Revaux pour s'épancher : «Je me lève et je te bouscule, tu n'te réveilleras pas...». Le parolier Gilles Thibaut donne une forme à ces plaintes sucrées, et «Comme d'habitude» devient le tube de l'été 1968.

Passé en France le crooner Paul Anka. Les échos de «Diana», rengaine sur quoi nous avons appris à danser, sont lointains. Paul Anka, escomptant redonner du souffle à sa carrière, écrit une adaptation anglaise de «Comme d'habitude». Le texte est grave, presque désenchanté. Un homme y fait le bilan de sa vie, au moment où «le rideau tombe» et qu'il lui faut «regarder le destin en face». Alors la machine commerciale s'emballe. Aux USA, plus encore que chez nous, le neuvième art, à l'instar du septième, «est par ailleurs une industrie». Frank Sinatra convertit le succès français en standard américain, qu'enregistrent à leur tour Dean

---

Martin, Ray Charles, Sammy Davis Jr, Nina Hagen ou Nina Simone, la seule à être totalement convaincante dans une interprétation douloureuse.

Il existe aujourd'hui plus de mille versions de «My Way». Retour d'Amérique, la chanson trouvera sa place dans la discographie de Michel Sardou, de Florent Pagny et même, sous forme de flamenco à l'aïoli, des Gipsy Kings. Les hagiographes de Claude François se plaisent à mettre l'accent sur une prétendue «malédiction» attachée à cette extravagante réussite. La mère de Sinatra disparaît dans un accident d'avion en se rendant à un récital de son fils. Sid Vicious, le chanteur des Sex Pistols, fait de «My Way» un hymne punk à la déchéance et meurt d'une overdose volontaire peu après. En 1978, le mauvais oeil est dans la baignoire de Claude François.

Il épargnera néanmoins l'auteur de la musique et le parolier. Depuis trente ans, ces deux- là se frottent les mains. Une dépêche de l'AFP du 3 juillet 2000 précise que, selon les statistiques annuelles de la SACEM, «Comme d'habitude» arrive en tête des dix oeuvres musicales françaises les plus exportées. Le «Boléro» de Ravel n'occupe que la troisième position.

# *La maison près de la fontaine*

Cet été-là, Nino Ferrer chantait «La Maison près de la fontaine».

D'abord, ces chants d'oiseaux. Entêtante mélodie de gazouillis aux aigus multipliés et qui, à eux seuls, plantent tout un décor. Bienvenue à la campagne. La rondeur d'un orgue Hammond qui déploie des arpèges sur le tintement des cymbales, comme si l'orage grondait au loin derrière les arbres.

Puis surgit ce miaulement étrange, comme une plainte sourde : une voix ? Non, une trompette qui attend la 37<sup>e</sup> seconde de cette intro psychédélique pour égrener, dans le son feutré de la sourdine qui habite son pavillon, son petit chorus swing. Puis se tait. Alors, dans la quiétude retrouvée, la voix de Nino Ferrer arrive enfin, claire comme l'eau de la source qui coule tout près. Le couplet s'habille de son groove lent, relaxant, caressant même. Les guitares sèches se superposent, pas de doute : c'est l'été dans le jardin de «La Maison près de la fontaine». On s'y prélassait et il y fait doux émerger de la sieste et continuer à rêvasser dans le hamac.

*La maison près de la fontaine  
couverte de vigne vierge et de toiles d'araignée  
sentait la confiture et le désordre et l'obscurité  
L'automne, l'enfance, l'éternité...*

---

## Nostalgie et choc pétrolier

Composée de deux couplets, un pont et une coda, «La Maison» charrie une nostalgie paisible. Le regard braqué vers les plus doux souvenirs de l'enfance, Nino invoque l'éternité. L'ingéniosité de «la pêche aux écrevisses avec Monsieur le Curé», l'innocence de la baignade «tout nus, tout noirs/avec les petites filles et les canards»...

Mais, comme quatre ans plus tard dans «Le Sud», autre chef-d'œuvre populaire des années 1970, le paradis n'existe que pour être perdu : «la maison», devenue dans le dernier couplet «près des HLM», va devoir «faire place à l'usine et au supermarché». Dans «Le Sud», Nino le fataliste se désole qu'«un jour ou l'autre, il faudra qu'il y ait la guerre».

Ici, c'est idem : «Ça sent l'hydrogène sulfuré, l'essence, la guerre, la société». En 1972, le choc pétrolier est imminent, la sinistrose aussi. D'ailleurs, cette même année, Jacques Dutronc ne supplie-t-il pas «monsieur le promoteur» d'épargner «son petit jardin qui sentait bon le Bassin parisien» ?

### La «désabusion»

Mais, plus que tout, c'est le manque de reconnaissance qui angoisse Nino : lassé d'être le chanteur- amuseur des années 1960, il a décidé de rompre avec le circuit commercial de la variété. Comme les nouveaux groupes rock anglais qu'il admire, il ne veut plus produire de 45 tours, mais des albums long format, à écouter en entier.

---

Son écriture a changé, plus libre et libérée du carcan des rimes et des schémas habituels. D'ailleurs, «La Maison...» n'a même pas vraiment de refrain. Pour lui, cette chanson n'est que le deuxième morceau de la face B du 33 tours «Métronomie», son premier véritable album. Un disque de rock alambiqué, aux reflets psychédéliqués. «C'est à partir de ce moment-là que mes ennuis ont véritablement commencé», expliquera-t-il dans un DVD réalisé par son fils Arthur Ferrari. «La maison de disques a extrait une chanson et l'a balancée comme un tube dans les médias. On m'obligeait à rester un fabricant de tubes, ce que je refuse d'être. Je n'ai jamais réussi à faire écouter en entier mes albums, qui sont mes symphonies.»

Tout le reste de sa vie, Nino l'incompris tentera de faire oublier «Mirza» et «Le Téléphone», et espérera être enfin reconnu comme le grand musicien qu'il était. En vain : après un ultime come-back en 1995, il se réfugie dans sa maison du Quercy et la peinture surréaliste.

En proie à une profonde «désabusion», anéanti par la récente disparition de sa mère, il s'enfuit dans un champ de tournesols et se tire une balle en plein cœur, le 13 août 1998. Et le champ des oiseaux s'est tu pour l'éternité.

*« La maison près de la fontaine » (Barclay). Paroles et musique : Nino Ferrer. Editions Paul Beuscher.*

De son vrai nom Agostino Ferrari, Nino Ferrer, né le 15 août 1934 en Italie, est mort le 13 août 1998 à Montcuq (Lot).

Passionné par l'histoire mais aussi par la peinture, il choisit la musique : il joue aussi bien de la guitare, du piano, de la clarinette, du trombone et de la trompette. Il compose, il écrit, et devient un fervent passionné de jazz.

Malgré des débuts difficiles dans le métier, il connaît le succès en 1965, avec «Mirza», publié chez Barclay. Après avoir passé trois ans en Italie, à travailler à la télévision, il revient en France. En 1972, il sort l'album «Métronomie», avec une chanson magique et écolo : « La maison près de la fontaine ».

Jusqu'au début des années 80, Nino Ferrer produit un album en moyenne par an, avec des succès inégaux. Sans abandonner la musique, il retourne ensuite à sa première passion, la peinture et à se consacrer à son élevage de chevaux dans le Lot.

Avec une carrière en dents de scie, Nino Ferrer est toujours resté un peu en marge du milieu musical, malgré de nombreuses chansons, devenues cultes. De l'humour, de la poésie, pas mal de nostalgie et un côté décalé : voilà la marque de fabrique du gentleman le plus nonchalant de la chanson française.

# *Une belle histoire*

Dès les premières notes, sur tapis de cuivres et grattage folk de guitares, on entonne avec plus ou moins de justesse suivant l'heure, l'enthousiasme ou l'alcoolémie d'une soirée nostalgique, «C'est un beau roman, c'est une belle histoire...». La barbe de Fugain nous apparaît, ses fringues en papier crépon, ses bottes de sept lieues, et l'autoroute des vacances déroule son tube imparable et romantique. Là encore, le mystère se pose, tenace et jamais vraiment résolu.

Pourquoi elle ? Pourquoi cette chanson nous est-elle chevillée au corps et au cœur dans notre «Rockcollection» française ? Est-ce cette histoire magique et simplissime, ce gars qui croise cette fille, le temps d'une bulle de nuit, entre destinations brouillard et Midi ? Est-ce cette mélodie, lente chevauchée mêlant lyrisme et intimité ? Sont-ce la voix solaire de Fugain et ces chœurs qui font d'«Une belle histoire» un slow unique, enflammé et chuchoté ? Un peu de tout ça, madame Michu, forcément

### **De la route 66 à l'autoroute**

Nous sommes en 1972. Fugain a 30 ans, dont six passés à faire le chanteur avec un certain succès. «Je n'aurai pas le temps» est déjà un standard. Et déjà au stylo, Pierre Delanoë, monumental parolier d'une certaine chanson française du

---

XX<sup>e</sup> siècle, de Bécaud à Sardou, de Dassin à Polnareff, de Le Normand à Fugain. «Depuis le mois de janvier, je travaillais dur à l'Olympia avec une troupe mêlant amateurs et pros», se souvenait en début de semaine le chanteur, depuis sa maison corse de Balagne. «On s'éclate vraiment, on construit un truc, mais on ne sait pas encore vraiment quoi. Et puis, par contrat, je dois livrer un 45 tours avant l'été...»

Quatre ans après Mai 68, l'ambiance artistique est hippie – «Ça sent la chèvre dans tous les cafés de Paris», résume Fugain. Et, dans la foulée d'un Aufray, le rêve américain est dylanien. «J'imagine un jeune mec d'un côté de la route 66, une fille de l'autre côté, et j'écris la musique.» Sur celle-ci, Delanoë ébauche un texte. «Je n'étais pas vraiment emballé. Je trouvais ça un peu franchouillard, pour tout dire !» Les paroles se terminent un midi à Europe 1, dans le bureau de Delanoë. «J'avais apporté rouge et saucisson, Pierre écrivait deux mots, faisait un putt sur la moquette, en passionné de golf qu'il était...»

L'enregistrement se fait entre Londres et Paris avec la troupe qui n'a pas encore de nom. Et sur ce 45 tours apparaîtra pour la première fois le nom du Big Bazar. «Une belle histoire» doit être la face B d'«Allez bouge-toi !» mais «Delanoë est venu à Londres et, en vieux renard, il a dit : « Ça sent bon », et puis la chanson a fait l'unanimité.» Ce sera la face A. Le disque sort à la fin du mois de mai, Fugain fait un peu de promo et, fin juin, s'en va faire le tour de la Corse (déjà) sur le bateau d'un copain, avec quelques membres du Big Bazar.

---

*C'était sans doute un jour de chance*

*Ils avaient le ciel à portée de main*

*Un cadeau de la providence*

*Alors pourquoi penser au lendemain*

## **Cinq ans de Big Bazar**

«On accoste à Ajaccio et un vieux Corse me dit : « Ça marche bien, la chanson, hein ? » Je pensais qu'il me parlait de ma courte carrière et il rajoute : « Mais non, la belle histoire, là, on n'entend que ça ! » Le chanteur repart, et ce n'est qu'à la fin de l'été qu'il mesurera le phénomène : plus de 800 000 quarante-cinq tours vendus avant la fin de l'année 1972.

C'est le départ de l'aventure du Big Bazar, à la fausse image de saltimbanques insoucians.

«On a fait cinq albums en cinq ans, on a bossé comme des dingues !», s'exclame Fugain. Et une palanquée de titres inoubliables («Fais comme l'oiseau», «Chante», «Tout va changer», «Bravo monsieur le monde», «Le Printemps»...) qui nous font croire que cette période a duré deux décennies d'espoir. Juste avant le désespoir magnifique des Souchon et Jonasz. Avant les agences de notation et le vote utile.

*« Une belle histoire » (Universal/Sony Music). Composée par Pierre Delanoë et Michel Fugain.*  
*« Une belle histoire » (Universal/Sony Music). Composée par Pierre Delanoë et Michel Fugain.*

1942, 1972, 2002, 2012 : les dates les plus importantes de la vie de Michel Fugain sont des années en 2.

Michel Fugain, né le 12 mai 1942, a fêté récemment ses 70 ans. Voilà qui ne rajeunit pas les fans du Big Bazar... Michel Fugain débute sa carrière dans le cinéma, sa passion, comme assistant de metteur en scène d'Yves Robert. En 1964, il rencontre Michel Sardou, pour qui il écrit quatre titres. Après un premier disque personnel en 1966, il connaît le succès au début des années 1970 avec «Le Big Bazar», la troupe avec laquelle il créera notamment la chanson destinée à devenir « le » slow de l'été 1972 : «Une Belle Histoire».

Parallèlement, il se consacre à son atelier-école pour jeunes artistes et anime une émission de télévision. Il retrouve la scène vers la fin des années 1980, avec « Viva la vida » : il a trouvé « son » style artistique propre, loin des années « saltimbanques » du «Big Bazar» et reconquiert le public.

Il y a dix ans, le 18 mai 2002, un terrible drame bouleverse sa vie : le décès de sa fille Laurette, atteinte d'une leucémie. Il pense arrêter définitivement la chanson. On entend alors surtout parler de lui au travers des multiples actions de l'association de lutte contre la leucémie, dédiée à sa fille, « Laurette Fugain ». Mais il revient à la scène et sort un nouvel album, «Bravo et Merci», en 2007. Enfin, au début de l'année 2012, Michel Fugain annonce vouloir prendre sa retraite de chanteur.

# *Les vacances au bord de la mer*

Ils allaient au bord de la mer. Avec son père, sa sœur, sa mère. Les premières paroles et les premières notes sont d'une bouleversante, confondante humilité. Le décor est planté. D'une sobriété solaire, d'une douce modestie. En 1974, Michel Jonasz chante «Les Vacances au bord de la mer». Quarante ans plus tard, rien n'a changé, les mots sur les maux sonnent toujours aussi juste, aussi vrai. Pourquoi ? La simplicité de ce plaisir balnéaire chaque année renouvelé. Et l'évidence de cette lutte des classes si délicatement chantée.

1974. La révolution n'a pas eu lieu quatre ans plus tôt. Un jeune président de la République fait entrer la vieille France gaullienne dans une «moderne» époque. Le choc pétrolier de la veille rappelle qu'elle ne sera pas un tapis de roses. Les roses seront pour plus tard et d'autres vacances au bord de l'amer.

## **Court, simple, évident**

Cette année-là, Michel Jonasz sort son deuxième album. Il a 27 ans et la dégaine touffue d'un échevelé lunaire. Sa première galette l'a imposé à la croisée d'une chanson française aux commandeurs alors toujours vivants (Brassens, Brel, Ferré) et d'une Amérique flamboyante, celle du blues, du jazz et de la soul.

Les sources de Jonasz : Brassens et Ray Charles. Du premier, il vénère la précision

---

du verbe. «Ray Charles, quand tu pleurniches/Les plus pauvres sont les plus riches», chantera-t-il du second en 1985. Avec «Super nana» et «Dites-moi» sur le premier disque, le chanteur né à Drancy en 1947 a connu un beau succès. «Les Vacances...» figurent sur un 33 tours où son visage apparaît hors de l'eau dans un sourire de pub pour dentifrice.

«Ils regardaient les autres gens. Comme ils dépensaient leur argent. Eux, il fallait faire attention. Quand ils avaient payé le prix d'une location, il ne leur restait pas grand-chose.» L'album est un recueil de chansons courtes et simples. Au milieu, ce joyau de mélancolie douce. La France d'en bas qui se contente de peu en se disant que c'est déjà beaucoup.

Fils d'un représentant de commerce et d'une mère au foyer, Jonasz a vécu une enfance paisible : «Deux p'tits mômes et deux grandes personnes/Une dizaine d'étés et d'automnes/On a vécu là tell'ment bien/À Drancy derrière Pantin.» («La Famille»). Où se passent ces vacances ? Dans les quelques entretiens goûtés avec l'artiste, on n'a jamais voulu lui demander. De peur de mettre un nom sur cette station balnéaire universelle : mis à part une petite minorité de bien nés pour qui tout coule de source, tout le monde a ressenti un jour de ses 7 ou 8 ans cette sourde douleur d'avoir moins que d'autres.

*Nous, il fallait faire attention,*

*Quand on avait payé le prix d'une location,*

*Il ne nous restait pas grand-chose...*

*Alors on regardait les bateaux...*

---

## «Changez tout»

«Alors ils regardaient les bateaux. Le matin, ils se réveillaient tôt. Sur la plage pendant des heures, ils prenaient de belles couleurs...» Tout est tenu, tenu : la mélodie simple mais qui reste en tête, le texte d'un dépouillement inspiré et cette voix qui déjà fout la chair de poule. Jonasz ne joue pas encore de son vibrato comme il le fera un peu trop par la suite. Le lamento n'en est que plus fort, plus touchant. Les origines juives hongroises du bonhomme sont aussi là.

Cocasse : la chanson-titre de l'album est «Changez tout». «Votre monde ne tient pas debout [...] Qu'est-ce que vous feriez sans nous ?» Plus radical, moins réussi. Sans l'ombre d'un slogan, «Les Vacances au bord de la mer» en disent bien plus long, bien plus fort. Puis Jonasz se fera plus swing, showman plébiscité quand il descend dans une «Boîte de jazz» ou qu'il vole sur «Soul Music Airlines». Mais, au détour de quasiment chaque disque, une bulle. «Toutes ces choses» (1985). Cette année en France, la moitié des familles ne partent pas en vacances. Les congés payés ont 76 ans. «Les Vacances au bord de la mer» n'ont pas d'âge.

« *Les vacances au bord de la mer* » (WEA). Michel Jonasz, paroles Pierre Grosz.

Né le 21 janvier 1947 à Drancy dans la banlieue parisienne, Michel Jonasz est issu d'une famille d'origine juive hongroise.

En 1962, il quitte l'école. Il se met au piano et écoute alors beaucoup de chanson française : Brel, Brassens, les Chats Sauvages mais il a une attirance particulière pour le Rhythm'n'blues de Ray Charles. Sa carrière solo débute lentement au début des années 1970. Il doit attendre 1974 pour trouver un large public avec deux tubes simultanés : « Dites-moi » et « Super Nana ». En 1975, déboulent à la radio et dans les bacs « Changez tout » et surtout « Les Vacances au bord de la mer », qui révèle un artiste émouvant, dont la poésie, volontiers nostalgique et mélancolique, réveille en chacun d'entre nous des souvenirs d'enfance, au parfum parfois amer.

Jonasz enchaîne ensuite les tubes : « Je voulais te dire que je t'attends » (écrit avec Pierre Grosz), « J'veux pas que tu t'en ailles » (dont il est auteur et compositeur), « Lucille », « La Boîte de Jazz » et « La fabuleuse histoire de Mister Swing ».

Musicien complet, il compose aussi pour la télévision, avec le générique de « Zone Interdite », l'émission M6, qui lui vaut un 7 d'or, et le générique de « Cinéma, cinéma » pour Canal+. Grand « Monsieur » de la chanson française, Michel Jonasz est également un acteur accompli : il a joué dans de nombreux films, à la télévision comme au cinéma.

# *L'été indien*

Le lever du soleil sur une plage de sable chaud, la langueur caressante du ressac, la nostalgie de la fin de l'été... Tous les ingrédients sont là pour faire de «L'Été indien» le mètre étalon du slow de l'été. Tellement archétypale, la chanson en devient caricaturale. Un cliché qui occulterait presque le génie musical de son interprète : qui se souvient que Joe Dassin (1938-1980) connut Dylan dès 1960, chanta Bobbie Gentry avant Sinatra et Ella Fitzgerald... et fut le producteur de Bobby Lapointe ?

### **75, année nostalgique**

L'année où paraît le plus grand tube de Joe Dassin, la concurrence est rude et les variétés règnent en maître sur le petit écran des Carpentier. Michel Fugain chante «Les Acadiens», les Martin Circus kidnappent la «Barbara Ann» des Beach Boys et la rebaptisent «Marylène», Sardou s'agace du destin du «France»... Un peu plus loin des caméras, Christophe sanglote des «Mots bleus» et Gérard Manset «voyage en solitaire». Mike Brant s'est défenestré en avril.

Plusieurs grands tubes de 1975 sont habités par la nostalgie, comme si la France de Giscard pleurait la jeunesse qui s'évanouit : Nicolas Peyrac se sent «Far Away from

---

L.A.», Dave referait volontiers un tour «Du côté de chez Swann», Il était une fois a «Encore rêvé d'elle», et Nino Ferrer perd le nord après avoir quitté «Le Sud»...

«**Tu sais...**»

De sa voix gravée et sucrée, Joe Dassin cueille l'auditeur en parlant, dès les premières secondes d'intro. «Je n'ai jamais été aussi heureux que ce matin-là.» Le chanteur lance une bouteille à la mer en direction d'un amour perdu depuis... depuis quand déjà ? Ah oui : «Un an, un siècle, une éternité.»

Le plus français des chanteurs américains roucoule ses souvenirs comme, deux ans plus tôt, Delon bombardait Dalida de «paroles, paroles». Sa supplique romantique («est-ce que j'existe encore pour toi ?») est émaillée de flatteries («Tu ressemblais à une aquarelle de Marie Laurencin») et d'une promesse énigmatique : «on s'aimera encore lorsque l'amour sera mort». De quoi envoyer la belle (et nous avec) se perdre en conjectures !

*On ira où tu voudras quand tu voudras  
Et on s'aimera encore lorsque l'amour sera mort  
Toute la vie sera pareille à ce matin  
Aux couleurs de l'été indien...*

## **Une histoire de Toto**

Avant de devenir «L'Été indien» sous la plume de Claude Lemesle et de Pierre Delanoë, la chanson s'appelait «Africa». Elle était l'œuvre de Salvatore «Toto»

---

Cutugno et du groupe italien Albatros. Uniquement parlée (le refrain de la version originale est instrumental), elle racontait le rêve de retour vers l'Afrique des Noirs américains. Rien à voir.

Initialement, Toto Cutugno comptait proposer cette chanson à Claude François. Mais Joe Dassin s'en est emparé avant, décidé à ne plus interpréter que des chansons d'amour. Après le carton de «L'Été indien» (près d'un million d'exemplaires vendus en 1975), le fils du cinéaste Jules Dassin commandera de nombreuses autres chansons au compositeur italien. Dont «Et si tu n'existais pas», l'été suivant. Devenu la coqueluche de la variété française, Toto Cutugno compose alors pour Michel Sardou («En chantant»), Dalida («Laissez-moi danser»), Lenormand («Voici les clefs»), Hervé Vilard («Nous»), Johnny, Cloclo, Sheila, Ringo...

Pour la télé, un film promo kitchissime accompagne «L'Été indien» : Joe Dassin chante en play-back devant un écran où sont projetées des images de carte postale représentant Tahiti et les plages polynésiennes dont il est tombé totalement amoureux et où il séjourne de plus en plus souvent. C'est d'ailleurs à la terrasse d'un restaurant de Papeete, en plein milieu d'un repas entre amis, qu'il s'effondrera d'un nouvel infarctus, le 20 août 1980.

Joe Dassin, chanteur franco-américain né le 5 novembre 1938 à New York (États-Unis), est mort à 41 ans, foudroyé par une crise cardiaque, le 20 août 1980 à Papeete (France).

Un job de disc-jockey permet à Joseph Ira Dassin, fils du cinéaste Jules Dassin, de financer ses études aux États-Unis. Il obtient un diplôme en ethnologie et découvre surtout l'univers de la musique où il fait de magnifiques rencontres comme celle de Bob Dylan.

Joe Dassin débute sa carrière en France dans les années 60. Le beau gosse au physique romantique, qui alterne chansons légères et chansons d'amour, devient une véritable « vedette » en 1969, grâce à deux grands tubes : « Le Petit Pain au chocolat », adapté de l'italien par Delanoë, puis « Les Champs-Élysées ». Joe Dassin se retrouve alors en tête des hit-parades. Chanteur populaire, adulé par un public essentiellement féminin, il termine le 22 octobre 1969 une tournée triomphale à l'Olympia, avant de recevoir le grand prix du disque de l'Académie Charles Cros, pour l'album « Le Chemin » qui restera l'album le plus vendu de sa carrière (presque 800.000 exemplaires).

Plusieurs disques d'or le récompenseront par la suite et il triomphera à nouveau deux fois à l'Olympia, en 1974 puis en 1979. Jusqu'à sa mort en 1980, qui plonge dans le désespoir des milliers de jeunes fans, il enchaîne les chansons à succès. « L'été indien », chanson de l'été 1975, reste l'un des « slows » les plus populaires du patrimoine de la chanson française. Et la chanson idéale pour dire au-revoir à l'été qui s'achève, en espérant qu'il jouera les prolongations...

# *Le coup de soleil*

D'abord la chevelure. Dense. Luxuriante. Débordante. Polnareff en plus bio. Ainsi se présente Richard Cocciante à la France giscardienne. «Le Coup de soleil» est resté dans la peau et la mémoire hexagonales comme son premier succès. Pourtant Riccardo (son prénom de baptême à Saigon en 1946) a déposé un an plus tôt une première blquette au nom de fleur de fille : «Marguerite». Première déclaration d'amour chantée, et déjà le surréalisme romantique qui charmera les uns, qui fera pouffer les autres. Boucles en cascades et surtout la voix rauque et striée de Cocciante, atout majeur de ce Transalpin valet de cœur.

### **Crescendo déchiré**

«Et pour que je puisse encore la voir/Me sourire comme avant/Je demanderai au soleil/De brûler, même en plein hiver», chante-t-il donc en 1978. Et Nicoletta, qui prétendait dix ans plus tôt qu'il était mort, avait tort : Richard Cocciante prend un bon coup de soleil en 1979 et la France aussi, qui en fait un slow de la mort pour les décennies suivantes.

Né d'un père italien et d'une mère française, Richard Cocciante est arrivé à Rome à l'âge de 11 ans. Il apprend le piano en autodidacte, nourri dès le berceau d'opéra et des grandes œuvres classiques. Une adolescence plus rock le dote de cette mixité

---

qui sera sa marque de fabrique. On n'est certes pas dans le rock progressif des Pink Floyd sur ce «Coup de soleil». Quoique.

En 1979, il fait la connaissance de Jean-Paul Dréau. L'auteur-compositeur n'a pas percé en étant interprète mais s'est fait une petite réputation dans le milieu. Il livre paroles et musique du «Coup de soleil» à un Coccianta qui, par son interprétation, lui donne une envergure impressionnante.

Chacun a ce crescendo en tête, du quasi-murmure introductif jusqu'à la dernière envolée, où l'on a à chaque fois un peu peur pour les cordes vocales de l'interprète. L'ascension, la puissance déchirée et cet onirisme, désuet ou poétique, c'est selon : «J'mets tes photos dans mes chansons/Et des voiliers dans ma maison/J'voulais m'tirer, mais j'me tire plus/J'vis à l'envers, j'aime plus ma rue.» Mais elle n'est pas là, brame-t-il, le beau Richard. La chanson est un carton au hit-parade de l'été 1979, chanson qui frotte pour les bals en tout genre, séduisant de l'ado opportuniste au chenu touché par la complainte, illustration éructée du coup de foudre.

*Mais tu n'es pas là, et si je rêve, tant pis*

*Quand tu t'en vas, j'dors plus la nuit*

*Mais tu n'es pas là, et tu sais, j'ai envie d'aller là-bas*

*La f'nêtre en face, et d'visiter ton paradis*

### **Nombreuses reprises**

Pour Dréau, c'est le décollage. Il va travailler avec Polnareff (l'album «Bulles» en

---

1981), écrira «Tout doucement», le seul tube de Bibie. Cocciante, lui, ne retrouvera pas pareil succès en France en tant qu'interprète. Sur le même canevas musical et vocal, son très beau «Il mio refugio», au générique du film «Tandem», n'atteindra pas les mêmes sommets.

Il reviendra en haut du top albums et singles en 1998 avec «Belle», de la comédie musicale «Notre-Dame-de-Paris», dont il compose entièrement les musiques, avec Luc Plamondon à l'écriture. Après une nouvelle tentative moins réussie avec Saint-Exupéry et «Le Petit Prince», son histoire d'amour avec la France prendra un tour plus saumâtre avec sa condamnation pour massive fraude fiscale au milieu des années 2000 pour plusieurs millions d'euros soustraits au fisc.

Depuis, c'est en Italie, décoré par la République, que Cocciante revisite régulièrement son répertoire. «Cocciante canta Cocciante» est son dernier spectacle. De ce côté des Alpes, on continue à prendre régulièrement «Le Coup de soleil», plus ou moins ironiquement, dans des films («On va s'aimer», en 2005), sur des scènes (Vincent Delerm et Valérie Lemerrier, en 2006) ou des plateaux de télé (Julien Doré à «Nouvelle star», en 2007). Reprise la plus étonnante.

*Le coup de soleil, Polydor. Compositeur Jean-Paul Dréau.*

## Richard Cocciantè (1938 - 1980)

---

Chanteur pop et pianiste, Riccardo Cocciantè est né au Vietnam le 20 février 1946, d'un père italien et d'une mère française. Son enfance et son adolescence sont nourries d'opéra et des grandes œuvres lyriques du répertoire italien, mais aussi de blues et de rock, avec les Beatles. De 1965 à 1969, chanteur du groupe « The Nations », il apprend le piano, en autodidacte. Un premier succès vient en 1974, avec la chanson « Belle senz'anima », extrait de l'album Anima arrangé par le célèbre compositeur de musiques de films, Ennio Morricone.

Mais le plus gros tube de Riccardo Cocciantè reste « Le Coup de soleil », le titre qui rythme l'été 1979 et qu'on entend partout, à la radio, dans les « boums » (les fêtes de l'époque) et en boîte. Tous les ingrédients d'une chanson populaire et d'un été réussis sont là : une voix rauque et sensuelle, le soleil, la chaleur, l'amour et le mal qui va avec. Le succès, fantastique, est là lui aussi, et consacre l'une des plus belles chansons d'amour issues de la rencontre du bel canto italien et de la pop musique. Sur les pistes de danse, « Le coup de soleil », c'est toujours le slow à l'appel duquel nul ne peut résister...

Richard Cocciantè se lance ensuite en 1998 dans la comédie musicale, avec « Notre Dame De Paris », où se révèlent Garou, Hélène Segara, Patrick Fiori, et dont il signe toutes les musiques : c'est un véritable triomphe qui s'exporte ensuite à l'étranger, dans des versions italienne, espagnole et anglaise. Depuis 2006, Riccardo Cocciantè se consacre uniquement à son métier de compositeur.

# *La Lambada*

Un roulement de bongos, une basse qui dodeline, une «pompe» appuyée, et cet accordéon qui chante la mélodie. Un air du genre qui, par une oreille, vous rentre dans la tête... et refuse d'en sortir. Une ritournelle qu'on se surprend à chantonner trois heures après l'avoir entendue et qui vous colle au cortex avec l'obstination du sparadrap du Capitaine Haddock. Qu'on l'adore ou qu'on l'exècre, «La Lambada» est un tube. Un vrai.

C'est aussi une danse brésilienne qui a enflammé les pistes des campings de l'été 1989. Collés-serrés, les jambes entrelacées, le déhanchement de reins souple et véloce... Georges Clemenceau disait ne voir dans le tango «que des têtes qui s'ennuient et des derrières qui s'amuse». Qu'aurait-il pensé de cette lambada qui invitait les estivants de 1989 à mimer debout ce qu'ils font d'ordinaire couchés ?

### **De la Bolivie au Brésil**

Mais d'où vient la chanson ? Du Brésil, comme chacun l'a cru ? Absolument pas : derrière elle se cache l'histoire d'une des plus vilaines impostures artistiques de la musique populaire. Initialement intitulée «Llorando se fue», la chanson est une création du groupe bolivien Los Kjarkas. Jouée au charango (cette petite guitare en

---

carapace de tatou) et à la flûte de pan, c'est une ballade mélancolique. Sur un tempo médium, un homme y chante la tristesse de ses amours perdues.

Courant 1988, «Llorando...» ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd mais dans celle d'un producteur français en vacances en Bolivie. Rentré à Paris, Olivier Lorsac en traduit les paroles en portugais et dépose en son nom la chanson à la Sacem, sous un pseudonyme aux couleurs brésiliennes («Chico de Oliveira»).

Mais, pour que «Llorando se fue» devienne «La Lambada», il lui faut un groupe. Dans un studio parisien, Lorsac et un associé réunissent la chanteuse brésilienne Márcia Ferreira et quelques musiciens mercenaires issus du groupe sénégalais Touré Kunda : Kaoma est né. Le tempo s'accélère et, ainsi maquillée, la chanson bolivienne passe alors pour une authentique brésilienne.

*Chorando se foi quem um dia so me fez chorar*

*Chorando estara ao lembrar de um amor*

*Que um dia nao soube cuidar*

*Chorando estara ao lembrar de um amor*

## **Opération matraquage**

Présentée à Dominique Cantien et Étienne Mougeotte, alors directrice artistique et directeur d'antenne de TF1, «La Lambada» se mue en machine de guerre commerciale. Pour la première fois, une chaîne de télévision s'associe à une marque de soda (dont les bouteilles rondes remplacent les maracas dans le clip !) et lance une opération «matraquage» inédite.

---

Lâchée sur les ondes en juin 1989, «La Lambada» sera diffusée trois fois par jour sur les ondes d'Europe 1. Sur TF1, le clip passera plus de 250 fois pendant les mois de juillet et août, et Orangina organise des soirées Lambada dans toutes les stations balnéaires.

La chanson se place illico en tête du Top 50, et y restera en première place pendant douze semaines consécutives. CBS, qui a signé Kaoma, vend 1,5 million d'exemplaires du 45 tours pendant l'été. Une fois le reste du monde gagné par la «Lambadomania», il s'en écoulera plus de 10 millions de copies en moins d'un an. Mais, en 1990, le scandale du plagiat rattrape Olivier Lorscheid, à qui la Sacem (fait rarissime) inflige un blâme. En mai 1991, la justice le condamne à reverser l'intégralité de ses droits d'auteur aux compositeurs boliviens de la chanson originale, les frères Ulises et Gonzalo Hermosa (le premier décédera un an plus tard, à l'âge de 34 ans, victime d'une leucémie).

Quant à Chico et Roberta, les enfants stars du clip, leurs carrières artistiques ont fait long feu. Aujourd'hui, la blonde Roberta de Brito est vétérinaire à Brasília. Le petit Chico, lui, est prêtre protestant à Espírito Santo, au sud-est du Brésil.

*«La Lambada». Auteur compositeur déclaré : Chico de Oliveira, d'après «Llorando se fue». Paroles et musiques : Ulises & Gonzalo Hermosa/Los Kjarkas (p) EMI/Adageo BV.*

## *Tomber la chemise*

Chaque fois, le même terrible scénario. Que ce soit au milieu du bal de la fête locale, du mariage de la cousine Cindy ou de l'élection de Miss Camping 2012 aux Flots bleus. À quelques encablures des «Démons de minuit» d'Images, quelques minutes avant «Macumba» de Jean-Pierre Mader, voilà «Tomber la chemise» sur la platine.

Festayre aviné, tonton pas drôle, blaireau au bob anisé ou carabin bourrin, tout le monde danse sur ce titre avec entrain, de nombreux garçons (et quelques filles trop chouettes) appliquant le précepte à la lettre. Et pour cause : un tempo sautillant, une mélodie simple et efficace, des paroles hautes en couleur, dont un refrain aussi imparable que succinct, ont fait de cette chanson du groupe Zebda l'hymne festif de l'été 1999. Et peut-être le seul tube dans l'histoire dont ses créateurs ne voulaient pas. Ou pas comme ça. «Le rythme a tué le texte», dira son auteur.

### **Une tactique, le collectif**

Dix ans plus tôt, sept jeunes Toulousains, issus pour la plupart d'un collectif associatif et militant dans les quartiers nord de Toulouse, fondent Zebda .

«Beurre» en arabe. Rock, raï et musette pour chanter une France métissée et évidente. «On est chez nous», rappellent-ils avec un sourire et une patate qui

---

dégomment les bruns embruns. Devant les quatre musiciens, un trio emblématique de chanteurs bondissants qui orchestrent sur scène des fiestas citoyennes et engagées : Mouss et Hakim Amokrane, et Magyd Cherfi, l'auteur des textes du groupe. «Le poète», comme disent les deux autres petits pois sauteurs.

Après «L'Arène des rumeurs», premier album sincère mais un peu confus, «Le Bruit et l'odeur» fait sortir le groupe de son audience régionale. Notamment la chanson-titre, réponse aux nauséabonds propos sur l'immigration de Jacques Chirac le 19 juin 1991 à Orléans. Parler politique en restant souple sur les pattes arrière. Ce sera l'esprit de «Motivés !», reprises de chants de lutte par le Tactikollectif dont fait partie Zebda. Quand Zebda sort sa troisième galette en septembre 1998, «Tomber la chemise» figure en deuxième position sur cette «Essence ordinaire», épatant album centré sur les souvenirs d'une enfance modeste mais énergique, et l'aventure du groupe. «Y'a pas d'arrangement» l'ouvre de manière tonitruante et sera le premier extrait. 200 000 exemplaires vendus jusqu'au printemps 1999 : belle performance pour Zebda , mais le meilleur (ou le pire) reste à venir.

*Tous les enfants de ma cité et même d'ailleurs  
Et tout ce que ce vilain monde a fait de meilleur  
Des faces de stalagmites et des jolies filles  
Des têtes d'acné, en un mot la famille, sont là.*

Évoquant un concert réconciliateur, devant «tous les enfants de ma cité et même d'ailleurs», «Tomber la chemise» sort en single peu avant l'été, et c'est la déferlante

---

des torses nus. Le groupe fera arrêter la production avant le million de singles vendus. L'album, lui, s'écoulera à 800 000 exemplaires. «Nous avons toujours fonctionné sur le principe que les chansons doivent d'abord défendre des idées, ajoutera Magyd Cherfi. Là , c'est le contraire qui s'est produit.»

## **Un succès, un trouble**

Si tout le groupe vit moyennement ce succès qui nivelle forcément, l'auteur de Zebda est le plus troublé. Pour ces garçons prompts à la gamberge sur le sens des mots et la morale des notes, le trouble est aussi profond que «Tomber la chemise» est entraînant. Après un album volontairement plus sombre («Utopie d'occase» en 2002), Zebda se sépare. Magyd Cherfi sort deux albums solo plus personnels. Il trouve encore mieux son style dans deux livres courts et très forts. Mouss et Hakim partent chanter le patrimoine algérien («Origines contrôlées»).

Dix ans plus tard et sans qu'ils se soient humainement éloignés, tous réalisent que c'est dans Zebda qu'ils s'expriment le mieux. «Second tour» sort en janvier dernier, à l'aube de la présidentielle. Succès et tournée marathon qui n'en finit pas. Au creux du spectacle, «Tomber la chemise». Presque discrètement. Mais «Motivés !» en bouquet final.

*Tomber la chemise, 1999 (Barclay). Paroles Magyd Cherfi. Musique Zebda (éditions La Tawa-Corida-Barclay/Universal).*

L'aventure de Zebda est d'abord celle d'un groupe musical militant et engagé, originaire de Toulouse (Haute-Garonne). Issu du communisme et soucieux du « collectif », leur engagement politique social et culturel dans la société des années 80 et 90 reste leur marque de fabrique, tout autant que la diversité de leurs influences musicales : rock, punk, rap et reggae, avec un héritage occitan revendiqué. Le nom du groupe valorise aussi le métissage culturel : « zebda », en arabe, signifie « beurre » et, par jeu de mot, « beur », qui désigne les arabes en verlan. Magyd Cherfi, auteur de la plupart des chansons du groupe, est un vrai « chanteur à textes ».

## « **Essence ordinaire** »

Le Printemps de Bourges de 1989 les révèle au grand public. Deux albums plus tard, en 1998, « Essence ordinaire » fait de « Tomber la chemise » « LE » tube de l'été : 300.000 exemplaires vendus et un disque de platine pour récompense. Elue meilleure chanson de l'année, « Tomber la chemise » consacre la popularité de Zebda et le couronne meilleur groupe en 1999 aux Victoires de la Musique. Les années 90, ce sont aussi les années Noir Désir et Manu Chao qui partagent avec Zebda des engagements pour des causes diverses et, surtout, une énorme pêche musicale : c'est « la famille »...

De 2003 à 2011, les membres de Zebda se la jouent en solo. Un temps de pause nécessaire pour se ressourcer, puis se retrouver : c'est chose faite depuis le début de

---

l'année 2012, où un nouvel album « Second tour » les réunit. En 2012, Zebda est toujours Zebda : leur musique festive et joyeuse reste plus que jamais placée sous le signe de l'engagement.

La meilleure reprise : signée Zebda ! 14 ans plus tard, dans le live du Grand Studio RTL, à l'occasion de la sortie de leur dernier album « Second Tour » ( 23 janvier, 2012), le groupe Zebda était l'invité d'Eric Jean Jean pour un « Tomber la chemise » d'enfer !

*Pour toute remarque concernant cet ouvrage, écrivez à [supplements@sudouest.fr](mailto:supplements@sudouest.fr).*

*Vous pouvez également contacter la Documentation du journal : [doc@sudouest.fr](mailto:doc@sudouest.fr)*

*Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO), société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €. Siège social : 23 quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex. Tél. 05 35 31 31 31. Président directeur général : Olivier Gerolami. Directeur général délégué, directeur de la publication : Patrick Venries.*

*Réalisation : Agence de développement avec le centre de documentation du journal Sud Ouest. Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K. Dépôt légal : à parution.*

*Photos de couverture : Stéphane Lartigue.*